



ÉLOGE
DE M. DE VALINCOURT.

JEAN-BAPTISTE - HENRY DU TROUSSET DE VALINCOURT, naquit le 1 Mars 1653, de Henry du Trouffet, & de Marie du Pré; la famille étoit noble & honorable, originaire de S. Quentin en Picardie. Ayant perdu son pere à l'âge de 6 ou 7 ans, il demeura entre les mains d'une mere propre à remplir seule tous les devoirs de l'éducation de ses enfans.

Il ne brilla point dans ses Classes, ce Latin & ce Grec qu'on y apprend n'étoient pour lui que des sons étrangers, dont il chargeoit sa mémoire, puisqu'il le falloit: mais ses humanités finies, s'étant trouvé un jour seul à la campagne avec un TERENCE pour tout amusement, il le lût d'abord avec assez d'indifférence, & ensuite avec un goût qui lui fit bien sentir ce que c'étoit que les belles Lettres. Il n'avoit point été piqué de cette vanité si naturelle de surpasser ses compagnons d'étude, sans sçavoir à quoi il étoit bon de les surpasser: mais il fut touché de la valeur réelle & solide, jusque là inconnue, de ce qu'on avoit proposé à leur émulation. Déjà sa raison seule avoit droit de le remuer.

Il répara avec ardeur la nonchalance du temps passé, il se mit à se nourrir avidement de la lecture des bons Auteurs anciens & modernes. Il lui échappa quelques petits ouvrages en vers, fruits assez ordinaires de la jeunesse de l'esprit, qui est alors en sa fleur, s'il en doit avoir une. M. de Valincourt ne regardoit pas ses vers assez sérieusement pour en faire parade, ni même pour les désavouer. Il a conservé jusqu'à la fin l'habitude de cette langue, qu'il ne parloit qu'à l'oreille de quelques amis, & en badinant.

La fameuse Princeesse de Cleves ayant paru, ouvrage d'une

espece qui ne peut naître qu'en France, & ne peut même y naître que rarement, M. de Valincourt en donna une Critique en 1678, non pour s'opposer à la juste admiration du Public, mais pour lui apprendre à ne pas admirer jusqu'aux défauts, & pour se donner le plaisir d'entrer dans des discussions fines & délicates. Ce dessein intéressoit le Censeur à faire valoir lui-même, comme il a fait, les beautés au travers desquelles il avoit sçu démêler les imperfections. Au lieu de la bile ordinaire, il répand dans son discours une gayeté agréable, & peut-être seulement pourroit-on croire qu'il va quelquefois jusqu'au ton d'ironie, qui, quoique léger, est moins respectueux pour un Livre d'un si rare mérite, que le ton d'une critique sérieuse & bien placée.

On répondit avec autant d'aigreur & d'amertume que si on avoit eu à défendre une mauvaise cause. M. de Valincourt ne répliqua point. Les honnêtes gens n'aiment point à s'engager dans ces sortes de combats, trop défavantageux pour ceux qui ont les mains liées par de bonnes mœurs, & par les bienfécances; & le Public lui-même, malgré sa malignité, se lasse bientôt de ce spectacle. Après avoir vû une ou deux joutes, il laisse les deux champions se battre sur l'arène sans témoins.

Un homme de mérite n'est pas destiné à n'être qu'un Critique, même excellent, c'est-à-dire, habile seulement à relever des défauts dans les productions d'autrui, impuissant à produire de lui-même. Aussi M. de Valincourt se tourna-t-il bien vite d'un autre côté plus convenable à ses talens & à son caractère. Il donna en 1681, la *Vie de François de Lorraine Duc de Guise*, petit morceau d'Histoire qui remplit tout ce qu'on demande à un bon Historien, des recherches qui, quoique faites avec beaucoup de soin, & prises quelquefois dans des sources éloignées, ne passent point les bornes d'une raisonnable curiosité, une narration bien suivie & animée, qui conduit naturellement le Lecteur, & l'intéresse toujours, un style noble & simple, qui tire ses ornemens du fond des choses, ou les tire d'ailleurs bien fixement,

nulle partialité pour le Héros , qui pouvoit cependant inspirer de la passion à son Ecrivain.

Un Avertissement de l'Imprimeur à la tête de ce petit Livre annonce d'autres ouvrages du même genre, & sans doute de la même main : mais M. de Valincourt n'eut pas le loisir de les finir , l'illustre Evêque de Meaux , qui ordinairement fournissoit aux Princes les gens de mérite dans les Lettres , dont ils avoient besoin , le fit entrer en 1685 chez M. le Comte de Toulouse , Amiral de France. Ce ne fut encore qu'en qualité de Gentilhomme attaché à sa suite : mais quelque temps après le Secrétariat général de la Marine étant venu à vaquer , il fut donné à M. de Valincourt. Le Prince le fit aussi Secrétaire de ses Commandemens , & quand S. A. S. eut le Gouvernement de Bretagne , ce fut encore un nouveau fond de travail pour le Secrétaire , dont les occupations se multiplioient à proportion des dignités de son Maître. Ses anciennes études l'avoient préparé , sans qu'il y pensât , à des fonctions si importantes ; les nouvelles connoissances dont il eut besoin entrèrent plus aisément , & se placèrent mieux dans un esprit , où elles en trouvoient déjà d'autres , qu'elles n'eussent fait dans un esprit entièrement vuide.

Lorsqu'en 1704 M. l'Amiral gagna la bataille de Malaga contre les Flottes Angloise & Hollandoise jointes ensemble , M. de Valincourt , qui n'étoit point Officier de Marine , & ne prétendoit nullement aux récompenses militaires , fut toujours à ses côtés , jusqu'à ce qu'il eût reçu une blessure à la jambe de l'éclat d'un coup de canon , qui tua un Page. Cet attachement si fidele , porté jusqu'aux occasions où il étoit si perilleux , & en même temps tout-à-fait inutile , avoit pour objet un Maître qui sçavoit se faire aimer , & dont la justice & la droiture feroient un mérite & un nom à un homme du commun. Aussi M. de Valincourt a-t-il été honoré de la même confiance & des mêmes bontés sans interruption , sans trouble , sans essuyer aucun orage de Cour , sans en craindre , & cela pendant 45 ans. Cependant il n'étoit

point flatteur ; un Prince du même Sang lui rend hautement ce témoignage. Il est vrai qu'il avoit un art de dire la vérité : mais enfin il osoit la dire , & l'adresse ne seroit qu'à rendre le courage utile. Peu à peu la nécessité d'employer cette adresse diminue , & les droits de l'homme de bien se fortifient toujours.

Tout le temps que les emplois de M. de Valincourt lui laissoient libre , étoit donné à des études de son goût , & principalement à celles qui avoient rapport à ses emplois ; car son devoir déterminoit assez son goût. La Marine tient à la Physique , & encore plus essentiellement aux Mathématiques ; & il ne manqua pas d'ajouter aux belles Lettres , qui avoient été sa première passion , des sciences plus élevées & plus abstraites. Ainsi il se trouva en état de remplir dignement une place d'Honoraire , à laquelle l'Académie le nomma en 1721. Il étoit de l'Académie Françoisè dès 1699. Je l'ai vu dans l'une & dans l'autre ; j'ai été témoin de sa conduite & de ses sentimens. Il ne croyoit pas que ce fût assez de voir son nom écrit dans les deux Listes, qu'il en retireroit toujours , sans y rien mettre du sien , l'honneur qui lui en pouvoit revenir , que tout le reste lui devoit être indifférent , & que des titres , qui par eux-mêmes laissent une grande liberté , laissent jusqu'à celle de ne prendre part à rien. Il avoit pour ces compagnies une affection sincère , une vivacité peu commune pour leurs intérêts ; & en effet une Académie est une espèce de patrie nouvelle , que l'on est d'autant plus obligé d'aimer qu'on l'a choisie : mais il faut convenir que ces obligations délicates ne sont pas pour tout le monde.

Il avoit travaillé toute sa vie à se faire dans une maison de campagne qu'il avoit à S. Cloud , & où il se retiroit souvent , une Bibliothèque choisie. Elle montoit à 6 ou 7000 volumes lorsqu'elle fut entièrement consumée , il y a près de 5 ans , par le feu qui prit à la maison , ses Recueils , fruits de toutes ses lectures , des Mémoires importans sur la Marine , des Ouvrages , ou ébauchés ou finis , tout périt en même temps , & il en fut le spectateur. La Philosophie , qui auroit été

été plus rigide sur une perte de biens, lui permettoit d'être sensiblement affligé de celle d'un trésor amassé par elle-même, & où elle se complaisoit, mais son courage ne se démentit point : *Je n'aurois guere profité de mes Livres*, disoit-il, *si je ne sçavois pas les perdre*. Il étoit encore soutenu par une Philosophie bien supérieure, par la Religion, dont il fut toujours vivement pénétré.

Vers la fin de sa vie il fut de temps en temps attaqué de diverses maladies, qui le mirent encore à de plus grandes épreuves. Enfin il mourut le 4 Janv. 1730, âgé de 77 ans.

On s'apperçoit aisément dans son commerce ordinaire qu'il étoit plein de bonnes lectures. Il en ornoit volontiers sa conversation & ses lettres, mais à propos, avec nouveauté, avec grace, conditions nécessaires, & peu observées. Un certain sel qu'il avoit dans l'esprit l'eût rendu fort propre à la raillerie : mais il s'est toujours défendu courageusement l'usage d'un talent dangereux pour qui le possède, injuste à l'égard des autres.

Il a été ami particulier de la plupart de ceux qui ont brillé dans les Lettres, principalement de M^{rs} Racine & Despreaux, & par cette raison il fut choisi après la mort de M. Racine pour être associé à M. Despreaux dans le travail ou le dessein de l'Histoire du feu Roi. Apparemment sa liaison avec ce grand Satyrique lui fit adopter quelques-uns de ses jugemens, tels que celui qu'il portoit contre le premier de nos Poètes Lyriques, jugement insoutenable sur le Parnasse, & recevable seulement dans un Tribunal infiniment plus respectable, où le Satyrique lui-même n'eût pas d'ailleurs trouvé son compte. Cependant M. de Valincourt ne se laissa point emporter à l'excessive chaleur que mirent ses amis dans des disputes littéraires, qui ont fait assez de bruit. Il continua de vivre en amitié avec ceux qui refusoient l'adoration aux Anciens, il négocia même des reconciliations, & donna des exemples rares de modération & d'équité, quoique dans une bagatelle.

Mais il n'a pas eu seulement des amis dans les Lettres, il en a eu dans les premières places de l'Etat, non pas simple-

122 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE
ment comme un homme d'esprit dont la conversation peut délasser, mais comme un homme d'un grand sens à qui on peut parler d'affaires. Il ne s'est jamais fait valoir de ces commerces si flatteurs & si dangereux pour la vanité, il les cachoit autant qu'il étoit possible; & ce qu'il cachoit encore avec plus de soin, c'est l'usage qu'il en a fait toutes les fois que la justice ou le mérite ont eu besoin de son crédit.

Il n'étoit point marié, & jouïssoit d'un revenu considérable. Sa famille publie hautement sa générosité pour elle, & ses bienfaits toujours prévenans : mais elle craindroit d'offenser sa vertu, & d'aller contre ses intentions, si elle révéloit ce qu'il a fait d'ailleurs par des motifs plus élevés.



Éloge de Jean-Baptiste Henry du Trousset de Valincourt par Fontenelle - Histoire de
l'Académie royale des sciences - Année 1730
